

FANTASME ET PROCESSUS DE FANTASMATISATION

Dominique Scarfone

Presses Universitaires de France | « *Revue française de psychosomatique* »

2016/2 n° 50 | pages 47 à 68

ISSN 1164-4796

ISBN 9782130734376

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychosomatique-2016-2-page-47.htm>

Pour citer cet article :

Dominique Scarfone, « Fantasma et processus de fantasmatisation », *Revue française de psychosomatique* 2016/2 (n° 50), p. 47-68.
DOI 10.3917/rfps.050.0047

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fantasme et processus de fantasmatisation

Pour Michel de M'Uzan

La question du fantasme est au cœur de la psychanalyse et de sa métapsychologie et la littérature à son sujet est si vaste que nous ne saurions en rendre ici adéquatement compte¹. Mais, du fait même de cette position métapsychologique centrale, la réflexion à propos du fantasme en psychanalyse est toujours à reprendre, puisqu'il existe en chacun une tendance naturelle à dériver, sans toujours s'en rendre compte, du mode de pensée métapsychologique vers un mode plus quotidien. Déjà en 1952, dans son texte « Nature et fonction du phantasme », Susan Isaacs déplorait la dévaluation, parmi les psychanalystes, de la réalité psychique à laquelle on déniait « sa propre objectivité comme fait psychique », dépréciant aussi, par le fait même, « l'importance des processus psychiques *comme tels* » (1966, pp. 77-78). Nous croyons, par conséquent, que pour maintenir vivante une approche rigoureuse du fantasme en tant que réalité psychique, il faut un effort constant afin d'éviter de retomber dans les dualités banales interne/externe, subjectif/objectif, fantasme/réalité. Autrement dit, il faut constamment veiller à ne pas perdre de vue que la réalité psychique n'est pas une simple « réalité subjective » mais que, logée au cœur de la subjectivité, elle y est un noyau à la fois hétérogène et résistant (Laplanche & Pontalis, 1985, p. 18).

1. Un groupe d'étude international auquel j'ai eu le privilège de participer n'a pu étudier, sur plus de deux ans, qu'une fraction des textes sur le sujet, choisis pour leur représentativité de l'un ou l'autre des nombreux courants existant dans la psychanalyse contemporaine. Voir W. Bohleber *et al.* (2015) « Unconscious fantasy and its conceptualizations : An attempt at conceptual integration », in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. XCVI, pp. 705-730.

FREUD : OUTIL ET PROBLÈMES

Le problème est qu'une telle retombée dans la dualité banale nous semble parfois favorisée par certaines formulations de Freud lui-même, où se profile une conception du fantasme comme entité « bien formée » pouvant loger telle quelle dans l'inconscient. Par exemple, en 1908, Freud pouvait écrire ceci :

Les fantaisies inconscientes, ou bien ont de tout temps été inconscientes, ayant été formées dans l'inconscient, ou bien, ce qui est le cas le plus fréquent, elles furent autrefois des fantaisies conscientes, et ont ensuite été oubliées intentionnellement, aboutissant dans l'inconscient du fait du « refoulement ». En ce cas, ou bien leur contenu est resté le même, ou bien il a connu des modifications, de sorte que la fantaisie inconsciente constitue un rejeton de la fantaisie jadis consciente (Freud, 1908, pp. 180-181).

Quelques lignes plus haut, il avait affirmé que :

L'observation ne laisse aucun doute sur le fait qu'on trouve [des] fantaisies sous une forme aussi bien inconsciente que consciente et que ces dernières, sitôt devenues inconscientes, peuvent aussi devenir pathogènes, c'est-à-dire s'exprimer en symptômes et en accès. (*op. cit.*, p. 180).

Le problème consiste en ce que Freud semble alors ne se poser le problème de l'état ou du devenir inconscient du fantasme qu'en termes de *qualité* consciente ou inconsciente, sans évoquer le caractère hétérogène du fantasme inconscient par rapport à la subjectivité courante. Comme Laplanche et Pontalis, déjà cités, le soulignent, le fantasme perd ainsi de sa structure et nous nous trouvons devant une version assez appauvrie de sa réalité psychique. Par conséquent, nous croyons que la question à reprendre constamment est celle consistant à savoir comment préserver à son endroit ce que j'appellerais une « position *méta* », par différence avec toute psychologie du conscient et, à présent que les sciences cognitives ont accepté l'idée d'une « mentalité inconsciente », toute « psychologie de l'inconscient ».

L'approche « psychologique » se double, par ailleurs, de ce qu'on pourrait appeler une conception « sédimentaire » des fantasmes, au sens où les entités « bien formées » s'accumuleraient « dans » l'inconscient, à la manière de ce que concevait Breuer à propos d'Anna O. quand il écrivait que, sous hypnose, il enlevait chaque soir à celle-ci « toute la provision de fantasmes qu'elle avait accumulée depuis [sa] dernière

visite » (Breuer, 1895, p. 48). Comme on le sait, la méthode cathartique de Breuer fut abandonnée par Freud en même temps que l'hypnose, mais la conception sédimentaire est restée assez présente, préservée dans l'idée de fantasmes « enfouis » tels quels « dans » l'inconscient, fantasmes qu'il faudrait « déterrer » par un travail comparable à celui de l'archéologue. Or, à recourir imprudemment à la métaphore archéologique, on peut perdre de vue que dans les cas les plus patents où Freud a comparé psychanalyse et archéologie, il a aussi pris la peine de les distinguer nettement, en rappelant que les matériaux mis au jour par l'analyse sont, contrairement à ceux des archéologues, encore vivants (Freud, 1937). D'autre part, il a adopté une conception qu'on pourrait qualifier d'« hyperarchéologique », relevant plus de la réalité virtuelle, avant la lettre, que de l'archéologie courante, comme cette métaphore de la ville de Rome où coexisteraient en un même lieu et simultanément tous les édifices et artefacts correspondant à toutes les époques historiques (Freud, 1930)².

On retrouve, jusqu'à un certain point, la conception sédimentaire dans la théorie kleinienne du « phantasme » (écrit avec un « ph » pour insister sur la nature inconsciente), théorie qui pourtant insiste sur la notion de réalité psychique. La conception que propose Susan Isaacs du phantasme est riche et complexe et nous ne pouvons lui faire ici pleinement justice. Il reste que, pour Isaacs, le phantasme inconscient est l'expression psychique directe de la pulsion (*op. cit.*, p. 79) et « désigne essentiellement un contenu psychique *inconscient*, qui peut ou non devenir conscient » (*ibid.*, p. 77). Nous retrouvons ainsi la notion de fantasme inconscient en tant que « contenu psychique » bien formé. Nous appelons cette vision « sédimentaire » dans la mesure où elle semble ne pas tenir compte des changements significatifs dans la forme comme dans le contenu qui interviennent dans le passage d'inconscient à conscient. Par ailleurs, concevoir les fantasmes comme l'expression psychique directe des pulsions pose un autre problème théorique, notamment en ne faisant aucune place au mécanisme de l'après-coup, sur lequel nous reviendrons. Nous obtenons ainsi un tableau qui finit par contredire la conception freudienne spécifique de l'inconscient comme système vivant, non-structuré, doté d'une temporalité complexe et œuvrant au sein d'un appareil psychique lui-même vivant et dynamique. Là encore, on peut

2. J'ai eu l'occasion de critiquer plus longuement l'usage trop sommaire de la métaphore archéologique de Freud. Voir D. Scarfone, « The work of remembering and the revival of the psychoanalytic method », in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. XCV, 2014, pp. 965-972.

trouver chez Freud lui-même une source possible de cette contradiction. Ainsi, dans la *Métapsychologie* de 1915, il décrit les fantasmes comme des « rejets de l'inconscient », situés à l'interface des deux principaux systèmes de la première topique (*Ics* et *Pcs-Cs*). Il dit aussi de ces rejets qu'ils sont « hautement organisés », mais affirme aussitôt que ces « formations de la fantaisie [...] malgré leur haute organisation, restent refoulées et, en tant que telles, ne peuvent devenir conscientes » (Freud, 1915, p. 231). Nous nous trouvons ainsi devant le sérieux problème d'avoir à concilier le haut degré d'organisation qu'il attribue aux fantasmes avec un statut inconscient et refoulé bien affirmé. Contraste d'autant plus problématique si l'on retient que Freud caractérise le système *Ics*, dans le même texte, par l'absence de négation et d'ordonnancement temporel ainsi que par une grande mobilité des intensités d'investissement (*ibid.*, pp. 227-228), ce qui, pour dire le moins, s'accorde mal avec un haut degré d'organisation dans l'inconscient. Mais cela n'empêche pas Freud de répéter que le passage de l'*Ics* au *Pcs-Cs* correspond à un « progrès vers un stade supérieur d'organisation psychique » (*ibid.*, p. 232) ! Nous y reviendrons.

« *Car nulle part il n'est d'arrêt*³ »

Plusieurs apports freudiens contemporains de la découverte du fantasme peuvent être convoqués afin de trouver une solution aux problèmes et contradictions que nous venons de soulever. Rappelons d'abord que peu après l'abandon de la théorie de la séduction en 1897, abandon supposé avoir ouvert la voie à la prééminence du fantasme, Freud a élaboré des idées tout aussi centrales à propos du fonctionnement de la mémoire et de la vie onirique. Dans les deux cas, il a décrit un mouvement incessant de transcription et d'élaboration.

Pour ce qui concerne la *mémoire*, le texte « Des souvenirs-couverture » de 1899 est d'une grande significativité en ce qu'il en propose une conception dynamique, d'ailleurs aujourd'hui reprise en dehors même des milieux psychanalytiques. On se souviendra que Freud conclut cette étude par une remarque décisive autant en ce qui concerne la conception de la mémoire que celle du travail de la cure :

Peut-être y a-t-il doute général sur le fait de savoir si nous avons des souvenirs conscients *provenant* de l'enfance ou pas plutôt simplement *se rapportant* à l'enfance. Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières

3. R.M. Rilke, *Les élégies de Duino*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, p. 43.

années de la vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures. À ces époques d'évocation, des souvenirs d'enfance n'ont pas *émergé*, comme on a coutume de le dire, mais ils ont alors été *formés*, et toute une série de motifs bien éloignés de viser à la fidélité historique ont influencé cette formation aussi bien que la sélection des souvenirs (Freud, 1899, p. 276).

On voit que pour Freud il n'y a pas « accumulation » de souvenirs dans la mémoire, que celle-ci n'est pas une collection de souvenirs bien formés, mais un processus vivant où la remémoration au présent effectue ce qu'on pourrait appeler de « nouveaux tirages » – comme on dit en imprimerie – et, qui plus est, des tirages comportant des modifications opérées en fonction de motifs « bien éloignés de viser à la fidélité historique ».

La nature continuellement créatrice de l'activité psychique consciente et inconsciente se trouve aussi éminemment illustrée, il va sans dire, dans l'œuvre majeure de Freud, *L'interprétation du rêve* (Freud, 1900), où l'on ne saurait trouver la moindre notion de « réserve de rêves » dans laquelle puiser. Chaque nuit voit s'accomplir un travail nouveau, original et incessant autour du rêve – en fait un travail *du* rêve, c'est-à-dire une *élaboration* tant primaire que secondaire, contrariant toute vision statique de la vie onirique. Exception faite peut-être des grands traumatisés, même les rêves récurrents comportent, si l'on y prête bien attention, des variantes, quoique minuscules, témoignant d'une activité onirique toujours reprise au présent.

Plusieurs années plus tard, Freud évoque cette fois à propos du *transfert* la formation chez tout être humain de ce qu'il appelle un « cliché » résultant « de l'action conjuguée d'une prédisposition congénitale et d'actions exercées sur lui pendant ses années d'enfance ». Ce cliché « est au cours de la vie régulièrement répété, à nouveau imprimé », et il peut même, précise-t-il, s'agir de plusieurs de ces clichés, ce qui semblerait suggérer l'idée d'une accumulation statique se prêtant à une réactivation fidèle à l'original. Cependant, Freud s'empresse d'ajouter que ce cliché « n'est certainement pas non plus sans modification possible en fonction d'impressions récentes » (Freud, 1912, pp. 107-108 *passim*). Mais, chose plus significative pour nous, il complète la théorie du « cliché » et de sa formation en précisant que :

[S]elon les acquis de notre expérience, seule une part de ces motions déterminant la vie amoureuse a parcouru la totalité du développement psychique ; cette part est tournée vers la réalité, est à la disposition de la personnalité

consciente et constitue un morceau de celle-ci. Une autre partie de ces motions a été arrêtée dans le développement, elle a été tenue à l'écart de la personnalité consciente comme de la réalité, *qu'elle n'ait pu se déployer que dans la fantaisie ou qu'elle soit restée entièrement dans l'inconscient*, de sorte qu'elle est inconnue à la conscience de la personnalité (*ibid.*, p. 108)⁴.

Ce passage nous frappe à plus d'un titre car il pose que quelque chose n'est inconscient que dans la mesure où cela aura été *arrêté dans son développement psychique*. On en tirera logiquement l'idée que ce qui est inconscient, et donc non disponible pour la « personnalité consciente », ne saurait être pleinement développé et structuré. Mais Freud va plus loin ; il précise que cette part non-développée s'est ou bien « déploy[ée] dans la fantaisie » ou bien est « restée entièrement dans l'inconscient ». Il est donc permis de conclure que pour lui le déploiement dans le fantasme *se distingue* du fait de rester « entièrement » à l'état inconscient et qu'il *contraste* même avec cet état. Notons que Freud exposera une idée semblable dans son texte de 1915, quand il précisera que l'*Ics* « *se prolonge* » dans les rejets de l'*Ics* « hautement organisés » (dont les fantasmes), et se rend par là « accessible aux actions exercées par la vie [grâce au commerce entre *Ics* et *Pcs*] » (Freud, 1915, « L'inconscient », *op. cit.*, pp. 230-231). La nature hybride des rejets-fantasmes et leur rôle de prolongement s'agentent très bien avec l'idée de développement, ou encore avec ce que Freud nomme le « progrès vers un stade supérieur d'organisation psychique » impliqué dans tout passage du système *Ics* au système *Pcs-Cs* (*ibid.*, p. 232).

Ce progrès dans l'organisation psychique, Freud l'explicite dans la dernière partie de « L'inconscient » en des termes qui confortent de manière non équivoque l'idée que le statut inconscient suppose une différence décisive dans la composition même du noyau de réalité psychique.

Voici que tout d'un coup, nous croyons savoir en quoi une représentation consciente se différencie d'une représentation inconsciente. L'une et l'autre ne sont pas, comme nous l'avions estimé, des inscriptions distinctes du même contenu en des lieux psychiques distincts, ni non plus des états d'investissements fonctionnels distincts au même lieu, mais la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot afférente, l'inconsciente est la représentation de chose seule. Le système *Ics* contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objet ; le système *Pcs* apparaît, du fait que cette représentation de chose est surinvestie par la connexion avec les représentations

4. Italiques ajoutés par nous.

de mot lui correspondant. Ce sont, nous pouvons le présumer, ces surinvestissements qui entraînent une organisation psychique supérieure, et qui rendent possible le relais du processus primaire par le processus secondaire régnant dans le *Pcs*. Nous pouvons maintenant exprimer aussi avec précision ce que, dans les névroses de transfert, le refoulement refuse à la représentation repoussée : la traduction en mots qui doivent rester connectés à l'objet. La représentation non saisie en mots ou l'acte psychique non surinvesti restent alors en arrière dans l'*Ics*, en tant que refoulés (*ibid.*, pp. 241-242).

PROCESSUS D'AFFECTION ET PROCESSUS DE FANTASMATISATION

Michel de M'Uzan a jadis proposé, sous le nom de « processus d'affectation », un mouvement analogue à ceux que nous venons de voir décrits par Freud en maints endroits. Il résolvait ainsi de manière élégante l'épineux problème consistant à savoir comment concevoir l'affect inconscient. En posant un processus d'affectation, Michel de M'Uzan contestait l'existence d'un affect inconscient au sens strict, même s'il admettait que l'on puisse utiliser l'expression dans le langage approximatif de la pratique quotidienne.

[L]'affect dans son sens plein, écrivait-il, c'est-à-dire délimité, inextricablement lié à l'existence d'un moi pour l'éprouver [...], ne trouve sa place qu'assez tard sur la trajectoire du *processus d'affectation*, laquelle, plus ou moins complète, plus ou moins complexe, suppose la dissociation de conglomerats primitifs et, à son terme, de nouvelles articulations et dissociations (de M'Uzan, 1977, p. 100).

Dans l'inconscient (ou le ça) il n'y aurait donc pas d'affect en tant que tel mais des « germes en puissance » – c'est ainsi que Michel de M'Uzan traduit l'expression freudienne « *Ansatzmöglichkeit* », que dans les *Œuvres complètes* on traduit par « possibilité d'amorce » (Freud, 1915, « Das Unbewusste », p. 277 ; « L'inconscient », *op. cit.* p. 219)⁵. Ces « germes », ces conglomerats sont donc soumis, selon Michel de M'Uzan, à un « mouvement progressif de différenciation qui peut s'arrêter en cours de route par suite des aléas des articulations

5. Freud dit ensuite qu'il peut y avoir dans l'Ics des « formations d'affect », mais il précise aussitôt que ces « affects et sentiments correspondent à des processus d'éconduite [décharge], dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations » (*op. cit.*, pp. 219-220, mot entre crochets et italiques ajoutés par nous).

entre sensations, représentations de choses et représentations de mots » (de M'Uzan, *op. cit.* p. 100).

On voit combien cette proposition épouse les conceptions freudiennes. Aussi, à l'exemple de Michel de M'Uzan, nous proposons qu'il n'y a pas, à proprement parler, de fantasmes inconscients – ou « dans » l'inconscient –, mais qu'un *processus de fantasmatisation* opère de manière semblable au processus d'affectation et, qui plus est, se conjugue avec celui-ci. Ce processus de fantasmatisation préside au développement de ce qui se présentera, dans l'après-coup de l'articulation consciente, comme fantasme au sens pleinement développé. Il s'agit d'un processus qui, des noyaux « chosiques » inconscients (représentations-choses), conduit jusqu'à la mise en scène fantasmatique, celle-ci ne pouvant être construite qu'à l'aide de diverses inférences faites à partir d'éléments disjoints mais repérables dans les associations de l'analysant. Ces inférences permettent la liaison des représentations de choses à des représentations de mots qui leur confèrent une présentabilité plus ou moins grande dans le champ de la conscience, ouvrant sur une expression qui, dès lors, peut aussi nommer et mettre en scène la dimension affective. Dans ce sens, tout comme il n'y a d'affect qu'en tant que développement tardif sur la trajectoire du processus d'affectation, de même, il n'y aurait de fantasme proprement dit qu'à un stade assez avancé d'un processus de fantasmatisation. Dans notre expérience analytique, le fantasme au sens plein ne peut se décrire qu'une fois articulé, voire construit dans l'après-coup d'une élaboration discursive en cours d'analyse. Selon cette conception, la présence « dans » l'inconscient de fantasmes à l'état sédimentaire n'est aucunement requise ; suffisent, tout comme pour les affects, des « possibilités d'amorce », c'est-à-dire des traces mnésiques à l'état « de chose » ; amorces de représentations concomitantes des amorces affectives postulées par Freud et mises en exergue par Michel de M'Uzan.

En quoi consiste le processus de fantasmatisation ? Comment travaille-t-il et avec quels matériaux ? Il n'y a pas à chercher bien loin les éléments de réponse à ces questions. Le travail du rêve, par exemple, et/ou celui de la formation des souvenirs, auxquels nous avons déjà fait allusion, nous fournissent le modèle dont, par principe de parcimonie théorique, il est justifié de penser qu'il s'applique aussi bien aux autres aspects du fonctionnement de l'appareil psychique. Essayons néanmoins d'entrer plus avant dans la description du processus, afin d'en mettre à l'épreuve la solidité théorique. Pour cela, nous allons partir du niveau le plus général, soit celui de la conception par Freud de l'inconscient.

MISE À L'ÉPREUVE DU MODÈLE

Jusqu'ici le principe de parcimonie théorique que nous avons observé nous a fait retrouver une même structure topique et un même type de fonctionnement, à tous les niveaux de description (mémoire, rêve, transfert et affect). Cette similitude n'est pas surprenante ; elle reflète une conception métapsychologique rigoureuse de l'inconscient lui-même, en tant qu'il est peuplé de « représentations de chose », c'est-à-dire de formes ne pouvant avoir accès à la conscience que si elles ne sont associées à – et modulées par – des représentations de mots. J'ai eu l'occasion d'élaborer ailleurs un certain nombre d'idées sur cet aspect « chosique », dont on sait que l'idée remonte chez Freud aussi loin que son étude de 1891 « Sur la conception des aphasies » (pp. 181-283) et qu'il se retrouve aussi dans le « Projet d'une psychologie » de 1895. Dans ce dernier texte, la « chose » apparaît au sein d'un « complexe de perception » ou « complexe de l'être-humain-proche » (*Komplex des Nebenmenschen*) (Freud, 1895, p. 639 ; 1987, p. 426) en tant qu'il s'agit d'une part du perçu « échappant au jugement ». La « chose » (*Ding*) opaque, incompréhensible, contraste avec une autre partie de l'autre humain perçu, partie compréhensible en tant que prédicat ou attribut. Compréhensible, donc articulable, ajouterons-nous. On retrouve ainsi un parallélisme exact entre la structure du complexe de perception et celle de l'appareil psychique : un noyau chosique recouvert d'une enveloppe articulable⁶. Mais on retrouve ce même type de rapport entre, d'une part, ce que nous avons décrit avec Michel de M'Uzan comme amorce d'affect ou, dans notre proposition, comme amorce de fantasme et, d'autre part, leurs formes développées, potentiellement accessibles à la conscience.

On sait qu'en proposant sa seconde topique, Freud est revenu – non sans hésitation et tergiversation – à une conception de l'inconscient comme simplement dépourvu de la qualité consciente (Freud, 1923). Mais il lui a dès lors fallu concevoir un « ça », c'est-à-dire, une fois encore, une chose impersonnelle à partir de laquelle se différencierait un moi par le contact avec la réalité externe. Dans ce même texte, d'ailleurs, il réaffirme que le devenir conscient se fait par l'adjonction des représentations de mot à un « quelque chose » de l'inconscient qu'il décrit comme « un matériel quelconque, qui reste non connu » (ibid., p. 264). On voit donc maintenant tant la structure de base que nous avons dégagée que les rapports

6. Voir mon rapport au CPLF de 2014, « L'impassé, actualité de l'inconscient », in *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXVIII, n° 5, pp. 1357-1428.

entre ses parties, et que ce qui est inconscient au sens strict ne saurait être ni bien formé, ni même connu. Une mise en scène fantasmatique développée ne saurait donc se retrouver à l'intérieur des limites du système *Ics*. Et, cependant, Freud n'a jamais remis en question la théorie qui faisait des fantasmes originaires les noyaux mêmes de l'inconscient.

À l'épreuve des fantasmes originaires

Les fantasmes originaires, que Freud est allé jusqu'à lier à un héritage phylogénétique, sont donc le premier problème auquel il faut s'attaquer si nous voulons mettre à l'épreuve la viabilité de la notion de processus de fantasmatisation. Affirmons d'emblée que la transmission par la voie génétique d'un contenu mnésique est biologiquement plus que douteuse. Jean Laplanche a radicalement pris position contre une telle hypothèse et a proposé une solution au problème à l'aide de la reprise et de la généralisation de la théorie de la séduction. En résumé, les fantasmes que Freud pensait hérités, et dont il faisait les noyaux de l'inconscient, sont pour Laplanche le produit des théories sexuelles infantiles. Loin, donc, d'être des noyaux de l'inconscient, ils sont le produit d'un contre-investissement ; ce sont des éléments de réponse que l'enfant a trouvés pour faire face à l'effet perturbateur des sources pulsionnelles *Ics*. Ainsi, le fantasme de castration :

ne surgit pas directement au niveau du pulsionnel, mais [...] est chargé au contraire de maîtriser, d'endiguer, ce que le pulsionnel a bien sûr d'anarchique, mais aussi de questionnant [...] La castration, qu'on l'intitule théorie, fantasme, ou fantasme originaire, est avant tout une *réponse* et non pas un questionnement pulsionnel. (Laplanche, 1987, p. 40).

La notion de processus de fantasmatisation, que nous proposons à l'exemple de Michel de M'Uzan, s'inscrit également dans le prolongement de cette conceptualisation laplanchienne. Pour constituer une « réponse », le fantasme doit en effet être le fruit d'une élaboration, d'un processus allant d'une « amorce » de réponse à la formation de ce qui sera repérable dans l'après-coup comme fantasme bien développé.

À l'aide de cette nouvelle conception, comment rendre compte de l'apparente « universalité » des fantasmes originaires ? Pour cela, il convient de remarquer que les fantasmes de séduction, de castration et de scène originaire sont tous trois des formes générales qu'il est possible d'imprimer à l'expérience humaine dans toute sa variété. Ainsi, pour Laplanche, la *séduction*, avant d'être un fantasme, est un fait incontournable, découlant de la « situation anthropologique

fondamentale » dans laquelle est plongé tout être humain à sa naissance, situation marquée du décalage entre l'adulte et l'*infans* pour ce qui est du sexuel. La *castration*, pour sa part, relève de la catégorie logique du retranchement, l'idée de retranchement du sexe lui étant secondaire et, puisqu'elle consiste en une négation, la poser au fondement de l'inconscient est tout à fait contradictoire avec la proposition de Freud selon laquelle l'inconscient ne connaît pas la négation (Laplanche, 2002, pp. 95-108). La *scène primitive (ou originaire)*, pour sa part, tient elle-même de l'inéluctable séduction dans sa forme généralisée. Avant d'être un fantasme, elle est un « donné à voir » énigmatique dont Freud, dans *L'interprétation du rêve*, dit ceci qui cadre fort bien avec la structure et le rapport général que nous avons signalé entre chose opaque et enveloppe compréhensible : il écrit en effet que le commerce sexuel des adultes paraît inquiétant et provoque de l'angoisse chez les enfants parce que la scène échappe à leur compréhension et n'est donc pas maîtrisée (Freud, 1900, *op. cit.*, p. 640). Pour cette raison, dans l'optique de Laplanche, la scène est à la base énigmatique et par le fait même séductrice. Le fantasme de scène originaire est donc un effort de maîtrise, une « théorie » infantile construite à partir de la scène énigmatique donnée à voir ou de ses avatars – une « théorisation » infantile avec ses interprétations particulières, qui tente de contenir l'excitation provoquée par la scène et ses messages.

Attardons-nous encore un peu sur la question de la scène originaire pour dire que la théorisation infantile qui se déploie au cours du processus de fantasmatisation se construit sur la base de matériaux obtenus soit par allusion, soit par narration, soit encore par observation de scènes concernant des animaux, mais, dans tous les cas, le sujet emprunte ses matériaux de construction au trésor des images et éléments mytho-symboliques fournis par la culture d'appartenance. De plus, et c'est capital, elle s'appuie sur la résonance entre ces éléments apportés du dehors et les éprouvés personnels au niveau du corps érogène. Ceux-ci sont induits ou éveillés par l'impact de ce que Laplanche nomme « séduction précoce » et qui concerne l'inévitable excitation des zones et lieux de transit et d'échange, points de focalisation des soins maternels. La mère, ou son substitut, est la figure empirique de l'autre humain dans le « complexe de perception ». Cet autre, on l'a vu avec Freud, l'expérience de perception le subdivise en une part compréhensible et en une part opaque, la « chose ». Chose qui, en tant que résidu inélaboré de la communication émanant de cet autre, s'installe comme source inépuisable de motions pulsionnelles désormais internes (Laplanche, 1984).

Le processus de fantasmatisation est donc bien, de ce point de vue, une élaboration à partir d'un élément opaque, d'une amorce plus ou moins obscure, mais qui presse le sujet – lorsque le vécu du moment l'y affronte –, d'en formuler une représentation viable, c'est-à-dire susceptible de traduire la quantité d'excitation en complexité psychique. Cela se fait, à n'en pas douter, à travers l'affrontement et les compromis entre pulsion et défenses, et à travers l'influence des points de fixation-régression qui, sur la base des zones corporelles concernées, tracent pour chaque individu un profil spécifique lié à son histoire singulière.

La fantasmatisation et l'après-coup

Essayons maintenant, à l'aide de ce qui précède, de répondre à une possible objection. Si, comme nous le proposons ici, il n'y a pas de fantasmes « tout formés » qui logeraient « dans » l'inconscient, si les fantasmes sont au contraire le produit terminal d'un processus d'élaboration, qu'en est-il alors du fantasme kleinien des « parents combinés » et de l'angoisse qu'il suscite ? Comment le produit d'un processus d'élaboration peut-il être lui-même source d'angoisse ? N'avons-nous pas là un argument en faveur de la nature de « fait premier » des fantasmes originaires ?

La réponse exige d'invoquer le mécanisme de l'après-coup – que nous avons d'ailleurs inséré d'emblée dans notre « processus de fantasmatisation ». En tant que mécanisme fondamental, l'après-coup est par définition un acquis important de l'évolution du système psychique dans son ensemble. On préfère, et de loin, les tableaux cliniques où œuvre la temporalité complexe en après-coup, à une situation de traumatisme massif où ne règne que la répétition la plus brute, « coup sur coup ». Cela ne doit toutefois pas nous faire oublier que l'après-coup comporte aussi ses « coups⁷ » et intervient tant dans la production de solutions pathologiques que dans la réouverture des processus évolutifs et résolutifs en cours d'analyse. Ainsi, le mécanisme de l'après-coup aura présidé à la formation d'une phobie, par exemple, avant d'avoir été mis au service d'une sortie de ce symptôme grâce aux nouveaux « coups » et « après-coups » rendus possibles dans le cadre de l'analyse. Par conséquent, la formation après coup d'un fantasme quel qu'il soit ne dit par elle-même rien de l'effet – angoissant ou soulageant, pathogène ou résolutif – qu'il aura sur la vie psychique du sujet.

7. Voir là-dessus J. André (2010) *Les désordres du temps*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 25 et suivantes.

Nous pouvons, sur cette base, expliciter un autre volet important du processus de fantasmatisation. Nous noterons que l'effet résolutif du repérage et de l'analyse d'un fantasme pathogène ne s'obtient que lors d'un après-coup supplémentaire, quand ce fantasme – puisant ses formes dans le trésor mytho-symbolique et dans les éprouvés corporels –, bien que non encore mis en discours, est néanmoins dans un état pré-conscient apte à se prêter à une articulation verbale consciente. Cette articulation est rendue possible du fait de son enchaînement, comme il en va de soi, dans la dynamique du transfert. Mais, à défaut d'avoir atteint cette forme articulable en mots, il ne peut être correctement appelé « fantasme », bien que, faute d'un meilleur terme, il puisse quand même être désigné ainsi. Le fantasme des parents combinés, pour revenir à lui, peut, pour ce qui est de son action pathogène, se concevoir comme le fruit insuffisamment mûr, insuffisamment articulable, d'un processus de fantasmatisation ; il s'accompagne d'angoisse du fait de son élaboration insuffisante, incapable de répondre adéquatement à l'énigme du « donné à voir » de la scène originaire dont il conserve une bonne part de l'aspect inquiétant, « *unheimlich* ». Pour cette raison, il ne se présente pas en tant que tel à la conscience et doit être inféré. Mais son actualisation, dérivée dans le cadre du transfert et de la mise en discours et en sens, par là rendue possible, permettra à son tour une résolution de l'angoisse et/ou du symptôme qui lui sont associés. Illustrons cela à l'aide d'un bref exemple.

Un patient en analyse, homme dans la quarantaine et sans histoire connue de problèmes pulmonaires, a commencé à présenter, à l'approche de l'interruption estivale, une sensation d'oppression respiratoire qui se manifestait par de longs soupirs au cours des séances, et seulement pendant celles-ci – oppression qu'il avait fini par attribuer à sa position étendue sur le divan. L'approche des vacances d'été a suscité un souvenir d'enfance à propos de vacances passées avec ses parents dans un chalet « tout petit », où toute la famille dormait, disait-il, « entassée » dans un espace réduit et où les cloisons n'étaient pas étanches au bruit. À l'aide de ces associations, nous en sommes venus à pouvoir formuler l'hypothèse que l'approche des vacances avait éveillé en lui plusieurs choses à la fois : d'une part, l'absence prochaine de l'analyste et le sentiment d'exclusion que cela lui faisait vivre ; d'autre part, le retour du type d'angoisse qu'avaient pu provoquer des bruits « respiratoires », entendus à travers les minces cloisons du chalet de son enfance, venant de la chambre des parents et donnant à entendre une scène dont il se trouvait, là aussi exclu, mais où il aurait pu imaginer une « oppression

respiratoire » chez l'un ou l'autre de ses parents, se donnant ainsi une version « compréhensible » de la chose énigmatique qui lui était « donnée à ouïr ». Cette articulation verbale du fantasme fut suivie dans les séances subséquentes de la disparition du symptôme et d'une exploration plus détaillée – que je ne relaterai pas ici – des éprouvés transférentiels liés à l'interruption pour les vacances.

La formulation théorique de ce qui s'est passé au cours de ce bref moment d'analyse nous semble pouvoir être celle-ci : le « donné à ouïr » d'une scène énigmatique et par conséquent séductrice (« bruits à travers la cloison ») est resté comme enkysté en tant que « chose » opaque dans la mémoire infantile, associé à une situation de vacances dans un chalet où l'on vivait « entassés ». À la faveur d'une intensification d'émois transférentiels difficiles à formuler consciemment, l'approche des vacances a ravivé la scène d'enfance. Le désir inconscient ainsi réactif, avec ses contradictions inhérentes (être dans la chambre avec les parents ou l'analyste / être exposé à quelque chose de perturbant parce qu'incompréhensible, inassimilable au moi) n'avait pas, dans un premier temps, trouvé de formulation verbale, l'élaboration fantasmatique s'étant pour ainsi dire arrêtée en chemin. Seule une version « agie » à l'aide d'un symptôme somatoforme (dans ce cas-ci, une conversion hystérique par identification à la mère) a permis que le processus de fantasmatisation reprenne son cours et que l'énigme originare s'élabore en une scène pleinement fantasmatique. La verbalisation est ainsi venue parachever la forme préconsciente et lui ouvrir le plein accès à la conscience ; et elle a permis d'articuler ladite scène, maintenant bien formée, à plusieurs autres éléments de la dynamique transférentielle.

Le stade imaginatif du processus de fantasmatisation

À l'aide de cet exemple, nous croyons à présent pouvoir introduire une autre composante du processus de fantasmatisation et décrire ainsi plus précisément le « progrès dans l'organisation » que celui-ci opère. Posons d'abord que le fantasme, en tant que résultat suffisamment développé du processus de fantasmatisation, se situe nécessairement au niveau préconscient (*Pcs*). Cela est d'ailleurs tout à fait conséquent avec ce qu'expose Freud quand il fait intervenir, dans le mouvement vers le devenir-conscient, un « progrès vers un stade supérieur d'organisation » par l'adjonction des représentations de mot aux représentations de chose. Toutefois, dans d'autres notations, comme celle déjà citée (Freud, 1908, *op. cit.* p. 180), Freud semble attribuer le rôle pathogène du fantasme essentiellement à sa position dans l'*Ics*, mais sans vraiment préciser

en quoi ce statut *Ics* en ferait le soutien et l'organisateur du symptôme. Nous pensons être en mesure de soutenir que le fantasme au sens strict ne peut être que préconscient *et* d'indiquer à quelles conditions il peut être pathogène. Si nous revenons à l'exemple clinique évoqué ci-dessus, nous croyons justifié d'attribuer l'effet pathogène non au fantasme en tant que tel, mais au stade insuffisamment développé où se sera arrêtée l'élaboration fantasmatique du « donné à ouïr » d'origine, stade où le sujet est encore aux prises avec le côté obscur de la scène énigmatique ayant eu un effet de séduction. Ce n'est donc pas le fantasme pleinement développé, c'est la « chose » non encore élaborée qui est inconsciente et par là potentiellement pathogène.

Notons ensuite que, dans le cas rapporté, la pathogénicité de la « chose inconsciente » ne s'est pas exprimée directement (nous dirons plus loin en quoi aurait pu résulter une manifestation plus directe de la « chose » inélaborée). La forme symptomatique s'obtient plutôt par la connexion établie entre la scène « ouïe » et les éprouvés corporels de l'enfant, ces derniers découlant de la valeur empathique et imitative de la perception de l'autre humain (Freud, 1895, « Projet d'une psychologie », *op. cit.*, p. 641). Par cette connexion se constitue une première « version » préconsciente du fantasme, forme encore liée à ses racines non verbales, mais suffisamment construite pour pouvoir être mise en acte de manière déjà « parlante » et, à terme, apte à être verbalisée dans le cadre de l'analyse. La possibilité ainsi créée d'une articulation plus avancée, d'une formulation verbale plus clairement inscrite dans la dynamique du transfert et, par là, interprétable, a privé la « chose » de sa pathogénicité.

En généralisant, nous posons que divers *stades* sont repérables le long de la trajectoire d'un processus de fantasmatisation. Entre le stade de l'*amorçe* « chosique » et celui du fantasme finalement bien formé – que nous pourrions qualifier aussi de « bien mentalisé » – s'intercale un stade que nous appelons *imaginatif*, c'est-à-dire empruntant ses formes aux images obtenues par la perception de scènes externes et les conjuguant aux images du corps propre et à ses éprouvés. Un symptôme comme celui illustré dans notre exemple clinique peut se produire si le processus de fantasmatisation s'interrompt à ce stade et que le sujet ne parvient pas encore à le « dire » tout à fait consciemment. Notons cependant qu'à ce stade, le résultat obtenu est pré-conscient du fait d'être quand même rendu *apte* à une possible mise en mots. Cela n'est pas sans évoquer ce qui se produit avec les images du rêve qui, en général, ne sont pas « vécues » verbalement, mais dont l'élaboration

secondaire permet leur mise en discours et leur « mise en sens », selon l'expression d'Aulagnier (Castoriadis-Aulagnier, 1975).

À l'épreuve de la théorie psychosomatique

Si notre conception est valable et utile, elle doit aussi pouvoir être mise en dialogue avec la théorie psychosomatique. Selon celle-ci, les états opératoires se distinguent par une « minceur » du préconscient connotée, entre autres, par une relative absence de fantasmes. La question qui se pose alors, dans la perspective que nous ouvrons ici, est de savoir à quel stade se sera interrompu le processus de fantasmatisation pour résulter en cette absence de fantasmes.

Il est clair que lorsque nous disions plus haut que le fantasme non encore articulé peut, bien que préconscient, être pathogène, nous pensions au symptôme psychonévrotique, tel qu'illustré par notre exemple clinique. Ce symptôme et son sousbassement fantasmatique correspondaient à un point d'arrêt sur la trajectoire du processus de fantasmatisation, arrêt plus précisément à la forme « imaginative » se traduisant par une manifestation psychonévrotique (conversion hystérique). On peut dire qu'un arrêt à ce stade crée une forme qui, si elle ne s'exprime d'abord qu'à travers le langage du corps, est néanmoins capable de se laisser formuler en mots. Autrement dit, le symptôme *a un sens au moins potentiel* même quand l'articulation verbale du fantasme n'a pas encore été trouvée.

La pathologie somatique « vraie », associée à une vie opératoire caractérisée par la relative absence de fantasmes, est quant à elle dépourvue de sens, et nous ne serons pas surpris de lire que, selon Pierre Marty, la vie opératoire correspond à un *défait d'élaboration psychique des traumatismes* (Marty, 1976, p. 101 *et sqq.*). Or, si c'est ce défaut d'élaboration des traumatismes qui explique l'absence de fantasmes dans l'épaisseur du préconscient, alors les fantasmes ne seraient pas non plus présents « dans l'inconscient ». Quoi que le traumatisme aura laissé derrière lui dans la psyché, cela n'a tout simplement pas fait l'objet d'un quelconque processus de fantasmatisation. La « chose » implantée est restée totalement inélaborée et donc radicalement énigmatique, ce qui concorde à la fois avec l'absence de fantasmes et le caractère non-sensé de la somatisation vraie.

Si nous articulons à présent la conception de la vie opératoire de Marty avec la théorie de la séduction généralisée de Laplanche, nous pouvons avancer que c'est la nature même et l'intensité du traumatisme qui rend compte, pour une bonne part, de l'avortement précoce du processus de fantasmatisation. À côté, voire à l'encontre d'une séduction

« ordinaire » et inéluctable – comme celle évoquée dans notre exemple clinique –, Laplanche décrit une version violente et perverse de la séduction, où l'énigme sexuelle ne donne pas lieu à une « implantation » dans le « derme » psychique, mais à une « intromission » dans l'espace psychique interne du sujet, paralysant les processus de différenciation topique. Dès lors, il n'est pas difficile pour nous de concevoir que parmi les processus de différenciation psychique ainsi paralysés figurent au premier plan les processus d'affectation et de fantasmatisation. Leur commune paralysie rend d'ailleurs compte plus complètement du tableau clinique qui en résulte : la vie opératoire se caractérisant non seulement par une absence de fantasmes, de rêves et de métaphores langagières (« minceur » du préconscient), mais aussi par une pauvreté de la différenciation et de la nomination des affects. C'est en cela que consisterait, selon notre modèle, la pathogénicité directe de la « chose » inconsciente quand elle n'est pas en mesure de parcourir toute la trajectoire d'un processus de fantasmatisation.

À l'épreuve du fantasme « un enfant est battu »

La mise à l'épreuve de notre modèle ne saurait esquiver un autre problème classique de la théorisation freudienne, soit celui du fantasme « un enfant est battu », étudié dans le texte éponyme (Freud, 1919). Dans cet écrit, Freud procède lui-même à une description en trois phases, sauf qu'il ne s'agit pas de la succession d'étapes de construction d'un fantasme. À toutes les étapes décrites par lui, il s'agit *déjà* de fantasmes, quoique engagés dans une curieuse chorégraphie où, entre le premier (« le père bat un enfant ») et le troisième (« on bat un enfant ») – tous deux d'allure apparemment sadique et se laissant énoncer consciemment –, s'intercale un deuxième, de forme masochiste : « Je suis battu par le père. »

Freud dit que cette seconde phase est « la plus importante et la plus lourde de conséquences » mais il précise qu'elle ne devient jamais consciente :

[O]n peut dire d'elle en un certain sens, écrit Freud, *qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle*. Elle n'est en aucun cas ramenée au souvenir, elle n'est jamais parvenue du devenir-conscient. Elle est une construction de l'analyse, mais n'en est pas moins une nécessité. (Freud, *op. cit.*, p. 126).

Voilà apparemment de quoi nous conforter dans notre idée que ce qu'on appelle fantasme inconscient n'a pas d'existence réelle mais est

construit après-coup, au terme d'un processus complexe de fantasmatisation. Mais il faut souligner à nouveau que les phases décrites par Freud dans ce texte ne correspondent pas à des stades d'un processus ; ce sont trois *fantasmes* dont le second est absolument inconscient, ce qui nous renvoie au problème identifié au début du présent travail. Par ailleurs, il n'est pas clair si – par ce qui « en un certain sens [...] n'a jamais eu d'existence réelle » – Freud désigne le fantasme ou une scène de fustigation. Nous pensons, en tout cas, que d'aborder le problème sous l'angle d'un processus de fantasmatisation peut résoudre ces ambiguïtés et contradictions.

Suivant notre modèle, nous remarquerons que la première phase décrite par Freud est en réalité une *scène* observée qui, malgré son aspect explicite (« un père bat un enfant »), n'en est pas moins un « donné à voir » qui comporte un message énigmatique ou « compromis », dans le sens que donne Laplanche à ce concept, c'est-à-dire compromis par le sexuel inconscient de l'adulte (Laplanche utilise le substantif allemand *Sexual* – Laplanche, 2002, *op. cit.*). Ce *Sexual* est véhiculé non seulement par l'acte de battre un enfant, mais aussi par celui de *montrer* la scène au sujet qui n'est pas, lui, battu, mais qui en formera un fantasme masochiste. Ce « donné à voir » est énigmatique, séducteur et... traumatique ; sa métabolisation est par conséquent assez difficile, vu la relative paralysie des processus d'élaboration psychique consécutive au traumatisme. Soulignons toutefois que ce « donné à voir » n'est pas encore un fantasme, et d'ailleurs Freud lui-même semble le penser.

On peut [...] se mettre à hésiter, écrit-il, quant à savoir si déjà l'on doit reconnaître à ce stade préliminaire de la fantaisie de fustigation ultérieure le caractère d'une « fantaisie ». Il s'agit peut-être plutôt de souvenirs de ces incidents qu'on a vus de ses yeux et de souvenirs de souhaits qui sont survenus en diverses occasions. (Freud, 1919, *op. cit.* p. 126).

Hésitation salutaire, croyons-nous, et que nous aurions aimé voir Freud prendre au sérieux. Mais il termine ce passage en déclarant que « ces doutes n'ont aucune importance ». Suivant la logique de son texte, cela se comprend, puisque entre les phases qu'il décrit, il n'y a pas de notion de progression, pas de développement d'un stade à un autre, mais seulement permutation entre des formations de nature sinon identique, du moins équivalente. Mais, si comme nous le pensons, et Freud lui-même semble le penser transitoirement, la première phase – qui peut avoir été observée ou encore être dérivée d'autres expériences, voire de narrations, de contes etc. –, n'est pas déjà fantasme, mais scène, alors il nous

faut insister sur le fait que cette scène comporte *message*. Or, il importe de souligner que ce message émis par le père est alors réellement capté, réellement perçu et que sa part compromise, obscure, non entièrement compréhensible, servira d'amorce au processus de fantasmatisation.

Malgré la nature traumatique de la scène, l'enfant semble quand même être parvenu à se dégager un tant soit peu de la paralysie psychique. La troisième phase nous montre qu'il y parvient en s'identifiant tant à l'enfant battu qu'à son agresseur, c'est-à-dire en adoptant au moins en partie le rôle du père sadique, mais dépouillé de son identité et masquant la position masochiste jouissive. La scène devient impersonnelle : « Un enfant est battu », mais par on ne sait qui... Pleinement fantasmatique, cette scène peut désormais être « parlée » et convoquée consciemment dans l'acte masturbatoire, mais sa source excitante reste cachée.

Quelle place faisons-nous, dans notre processus, à la deuxième phase ? Nous l'avons dit, Freud en fait aussi un fantasme, mais totalement inconscient et qui ne peut être qu'interpolé entre les deux autres phases grâce au travail analytique. Il lie par ailleurs le caractère absolument inconscient de cette phase au refoulement qui a frappé les désirs œdipiens. Selon notre modèle, la deuxième phase est et restera inconsciente jusqu'à ce qu'elle soit « construite » en analyse, cela non « par suite de l'intensité du refoulement » (*op. cit.*, p. 131) mais parce qu'elle *n'est pas encore pleinement fantasmatique* : elle n'est qu'un stade, une forme non encore « verbalisable », bien qu'en chemin vers la formation d'une version complète du fantasme. C'est d'appartenir à ce stade qui explique, osons-nous le croire, les doutes et hésitations de Freud quant à sa réalité ou quant à savoir s'il s'agit vraiment d'une fantaisie. Ce stade, nous l'avons appelé *imaginatif* parce qu'il fait appel non seulement aux images des souvenirs d'observations ou de souhaits anciens, mais aussi aux images des éprouvés corporels du fantasmant. Or, c'est précisément ce qui pourrait soutenir la formulation de la deuxième phase : le sujet a pu s'identifier à l'enfant battu de la scène dès la perception de celle-ci, puisque, comme déjà indiqué à la suite de Freud dans le « Projet d'une psychologie », toute perception du semblable comporte une valeur d'imitation et d'empathie (Freud, 1895, *op. cit.*, p. 641). Par ailleurs, toujours dans le « Projet d'une psychologie », Freud écrit que « l'autre est *compris* par un travail de remémoration, c'est-à-dire qu'il peut être ramené à une information venant du corps propre »⁸ (*ibid.*, pp. 639-640).

8. Italiques présents dans l'original.

En considérant la deuxième phase comme un fantasme, mais construit, interpolé grâce au travail d'analyse, Freud omet de souligner que pour pouvoir ainsi le construire, encore faut-il pouvoir le formuler en mots. Or, faut-il répéter, il n'y a pas de représentations de mots dans l'*Ics*. Selon notre modèle, la capacité de mise en mots est précisément ce qui permet le passage du stade imaginatif au fantasme pleinement développé. Chose plus importante, c'est à la faveur de cette « organisation supérieure », c'est-à-dire de la dicibilité potentielle du fantasme, qu'opère le refoulement, non au sens où le fantasme serait « englouti » corps et biens « dans » l'inconscient, mais au sens où le contenu imaginatif du fantasme se voit donner une forme dicible qui soit moins troublante pour le moi du sujet, donc capable de devenir consciente. Et c'est précisément en *analysant* le fantasme final, capable de conscience, que Freud parvient à construire et à intercaler la deuxième phase. Or, il serait pour le moins curieux que l'analyse d'un fantasme conduise à la découverte d'un autre... fantasme. C'est comme si en analysant un rêve il s'agissait de retrouver un autre rêve, ce qui ouvrirait sur une régression logique à l'infini. La notion de « processus de fantasmatisation » est, pour sa part, tout à fait conséquente avec le modèle original d'analyse du rêve⁹.

DOMINIQUE SCARFONE
825, av. Dunlop
Montréal (QC)
H2V 2W6
Canada

BIBLIOGRAPHIE

- André J. (2010), *Les désordres du temps*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse ».
- Bohleber W. *et al.* (2015), « Unconscious fantasy and its conceptualizations: An attempt at conceptual integration », in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. XCVI, pp. 705-730.
- Breuer J. (1895), « Mademoiselle Anna O. », in *Études sur l'hystérie, Œuvres complètes de Freud*, vol. II, Paris, Puf, 2009.
- Castoriadis-Aulagnier P. (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, Puf, coll. « Le fil rouge ».

9. Si nous en avions le temps et l'espace, nous tenterions de montrer que notre processus de fantasmatisation entre en dialogue productif avec un autre modèle métapsychologique important : celui élaboré par Piera Aulagnier. (P. Castoriadis-Aulagnier (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, Puf, coll. « Le fil rouge ».)

- De M'Uzan M. (1977), « Affect et processus d'affectation », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Freud S. (1891), « Sur la conception des aphasies. Une étude critique », in *OCF.P*, vol. I, Paris, Puf, 2015, pp. 181-283.
- Freud S. (1895), « Projet d'une psychologie », in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006 ; *Gesammelte Werke Nachtragsband*, Frankfurt-am-Main, Fischer Verlag, 1987.
- Freud S. (1899), « Des souvenirs-couverture », in *OCF.P*, vol. III, Paris, Puf, 1989.
- Freud S. (1900), « L'interprétation du rêve », in *OCF.P*, vol. IV, Paris, Puf, 2003.
- Freud S. (1908), « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », in *OCF.P*, vol. VIII, Paris, Puf, 2007.
- Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », in *OCF.P*, vol. XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1915) « Das Unbewusste », *G.W. X*, Frankfurt am Main, Fisher Verlag ; « L'inconscient », in *OCF.P*, vol. XIII, Paris, Puf, 1988.
- Freud S. (1919), « Un enfant est battu », in *OCF.P*, vol. XV, Paris, Puf, 1996.
- Freud S. (1923), « Le Moi et le Ça », in *OCF.P*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1930), « Le malaise dans la culture », in *OCF.P*, vol. XVIII, Paris, Puf, 1994.
- Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », in *OCF.P*, vol. XX, Paris, Puf, 2010.
- Isaacs S. (1966), « Nature et fonction du phantasme », in M. Klein et al. *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Laplanche J. (1984), « La pulsion et son objet-source. Son destin dans le transfert. », in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1997.
- Laplanche J. & Pontalis J.-B. (1985), *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme*, Paris, Hachette, coll. « Textes du XX^e siècle ».
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 1994.
- Laplanche J. (2002), « À partir de la situation anthropologique fondamentale », in *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*. Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2006, pp. 95-108.
- Marty P. (1976), *Les mouvements individuels de vie et de mort*, Paris, Payot.
- Rilke R.M. (1992), *Les élégies de Duino*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Scarfone D. (2014), « The work of remembering and the revival of the psychoanalytic method », in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. XCV, pp. 965-972.
- Scarfone D., Rapport au CPLF de 2014, « L'impassé, actualité de l'inconscient », in *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXVIII, n° 5, pp. 1357-1428.

RÉSUMÉ – À partir de considérations métapsychologiques conséquentes et à l'exemple de Michel de M'Uzan qui, en 1970, a nié l'existence d'affects inconscients et décrit plutôt un processus d'affectation, l'auteur conteste également l'existence de fantasmes inconscients au sens strict. Il décrit cependant un « processus de fantasmatisation » à l'aide duquel il lui paraît possible d'aplanir certaines contradictions dans la théorie freudienne tout en s'accordant avec la théorie psychosomatique de l'École de Paris.

MOTS-CLÉS – Fantasme. Processus de fantasmatisation. Métapsychologie.

SUMMARY – The author contests the existence of unconscious fantasies in the strict sense, basing his approach on important meta-psychological considerations and in accordance

with the work of Michel de M'Uzan who, in 1970, denied the existence of unconscious affects, referring, instead, to a process of affectation. The author does, however, describe a "process of fantasmatisation" which helps to address certain contradictions in the Freudian theory while remaining consistent with the psychosomatic theory of the Paris School.

KEY WORDS – Fantasy. Process of fantasmatisation. Meta-psychology.

ZUSAMMENFASSUNG – Ausgehend von konsequenten metapsychologischen Überlegungen und am Beispiel von Michel de M'Uzan, der im Jahr 1970 die Existenz unbewusster Affekte leugnete und stattdessen eher einen Prozess der Zuweisung beschreibt, stellt der Autor ebenfalls die Existenz im engeren Sinne unbewusster Phantasmen in Frage. Er beschreibt jedoch einen „Phantasmatisierungsprozess“, mithilfe dessen es ihm möglich erscheint, bestimmte Widersprüche in der Freudschen Theorie auszubügeln und gleichzeitig mit der psychosomatischen Theorie der Pariser Schule in Einklang zu gelangen.

STICHWÖRTER – Phantasma. Phantasmatisierungsprozess. Metapsychologie.

RESUMEN – A partir de consideraciones metapsicológicas consecuentes y al ejemplo de Michel de M'Uzan que en 1970 negó la existencia de afectos inconscientes y describió un proceso de afectación, el autor pone igualmente en duda la existencia de fantasías inconscientes en el sentido estricto. Describe sin embargo un "proceso de fantasmaticización" con la ayuda del cual al autor le parece posible allanar ciertas contradicciones en la teoría freudiana, a la vez que coincide con la teoría psicossomática de la Escuela de París.

PALABRAS CLAVE – Fantasía. Proceso de fantasmaticización. Metapsicología.